

Et il le congédia.

Une heure plus tard, le marquis entra dans la chambre de madame de Perny.

Elle lui tendit la main.

—Ah ! dit-elle, je savais bien que vous viendriez de suite ; merci.

—Comment vous trouvez-vous ?

—Oh ! faible, bien faible !

—Est-ce que vous n'avez pas envoyé chercher Sosthène.

Elle lui fit signe de se pencher vers elle, et lui répondit tout bas :

—A quoi bon ? On ne l'aurait pas trouvé chez lui.

—C'est vrai, pensa le marquis.

Il pouvait être deux heures du matin quand le docteur Gendron arriva. M. Gendron était alors un des plus savants médecins de Paris. Devenu grand praticien, son travail et sa science lui avaient donné la célébrité et la fortune. Il s'était marié peu de temps après la naissance de la petite Maximilienne. A cette époque, nous le savons, le jeune docteur était pauvre.

A l'occasion de son mariage, le marquis lui avait fait don d'un mignon portefeuille sur lequel il y avait ce mot en lettres d'or : *Souvenir*. Et, quand il ouvrit le portefeuille, il y trouva deux papiers : sur le premier, le marquis avait écrit : " Récompense des soins que vous m'avez donnés et de votre admirable dévouement. Témoignage de mon amitié et de ma reconnaissance qui dureront toujours ". L'autre papier était un chèque de cent mille francs sur la banque de France.

Tel avait été le commencement de la fortune aussi rapide que brillante du docteur Gendron.

Silencieusement, avec son regard profond et méditatif, il examina la malade et sa blessure, approuva ce que son confrère avait fait et prescrit.

—Eh bien ? l'interrogea le marquis.

—Attendons, je ne puis me prononcer encore.

Le marquis et le médecin veillèrent la malade.

La nuit s'écoula, le jour vint, Madame de Perny se sentait de plus en plus faible. Elle n'avait qu'un peu de fièvre ; mais par instant ses yeux avaient un éclat et une fixité de mauvais augure.

—La situation est grave, dit le médecin au marquis ; la fièvre ne se déclare pas encore, mais elle vient, elle vient lentement. Il y a épanchement de sang au cerveau, et une ou plusieurs lésions des artères cérébrales, dont je ne puis encore reconnaître la gravité. Toutefois, je ne crois pas me tromper en vous disant que dans quelques heures, la fièvre deviendra intense ; nous aurons des syncopes qui seront suivies du délire et de transport au cerveau.

Un instant après, madame de Perny appela son gendre.

—Qu'est-ce que pense de moi M. Gendron ? lui demanda-t-elle,

—Il espère vous guérir, répondit le marquis.

Elle agita doucement sa tête sur l'oreiller.

—Il ne vous a pas dit ce qu'il pense, reprit-elle. Je me sens très mal, monsieur le marquis. Je crois bien que je n'ai plus que quelques heures à vivre. Oui, j'attends la mort, je la vois venir...

—Je vous en prie, madame, n'ayez pas cette affreuse pensée.

—Je le sens bien, allez, tout est fini !

Puis elle murmura :

—La mort ! oh ! elle me sera douce !

—Monsieur le marquis, reprit-elle d'une voix oppressée, je voudrais bien vous demander quelque chose.

—Dites, madame, dites.

—Je ne voudrais pas mourir sans avoir revu ma fille.

Ses yeux étaient remplis de larmes.

—Mathilde viendra, vous la verrez, répondit le marquis d'un ton solennel.

Les yeux de la malade s'illuminèrent.

—Monsieur le marquis, reprit-elle, il ne faut pas qu'elle tarde longtemps à venir.

—Ma mère, je vais aller la chercher.

—Mon Dieu, elle ne voudra peut-être pas...

—C'est sa mère mourante qui l'appelle, répliqua le marquis vivement ; mais, ne m'auriez-vous pas témoigné le désir de la voir. Mathilde serait venue d'elle-même à votre chevet. Je vais vous quitter, madame, m'autorisez-vous à prévenir votre fils ?

Les lèvres de madame de Perny se crispèrent et son regard eut un rapide éclair. Pourtant elle répondit :

—Monsieur le marquis, faites tout ce que vous jugerez convenable.

M. de Coulange avait renvoyé son coupé ; mais il trouva heureusement, rue Bayen, une voiture de remise. Il se fit conduire d'abord rue Richemont ; Sosthène n'était pas chez lui. On apprit au marquis qu'il y passait rarement la nuit, et qu'on était souvent deux ou trois jours sans le voir.

Le marquis écrivit quelques mots sur une de ses cartes et la remit au concierge en lui recommandant de la donner à M. de Perny aussitôt qu'il rentrerait.

Il remonta dans sa voiture, qui le transporta chez lui.

La marquise venait de se lever. Elle avait près d'elle les deux enfants, elle ne savait rien, mais elle était très inquiète. Firmin, qu'elle venait d'interroger, lui avait seulement répondu que son maître avait été obligé de passer la nuit dehors.

A la vue de son mari elle laissa échapper un cri de joie et s'élança à son cou. Le marquis l'embrassa et ensuite les enfants. La jeune femme se disposait à l'interroger. Il alla au devant de son désir et, en quelques mots, lui apprit la vérité.

La marquise devint très pâle.

—Le docteur Gendron est près d'elle, continua le marquis ; il n'a pas cru devoir me cacher que la blessure qu'elle s'est faite à la tête pouvait être mortelle.

Elle restait debout, tremblante, les yeux fixés sur son mari.

Après un moment de silence, le marquis reprit :

—Mathilde, ta mère n'a peut-être plus que quelques heures à vivre, elle désire te voir. Quelques graves que soit ses torts envers toi, la mort doit faire oublier bien des choses ; est-ce qu'elle t'attendra et t'appellera en vain ? Ne veux-tu pas lui donner cette satisfaction suprême de t'avoir près d'elle à ses derniers moments ?

La marquise paraissait en proie à une vive émotion.

—Tu viens me chercher, m'interrogea-t-elle.

—Oui.

—Eh bien, mon ami, je vais m'habiller.

—C'est bien, Mathilde, c'est très bien, dit le marquis.

Elle appela Juliette, et le marquis sortit en disant :

—Je vais faire commander la voiture.

La jeune femme partit, non sans avoir longuement recommandé aux deux gouvernantes d'avoir bien soin des enfants.

Le marquis entra le premier dans la chambre de madame de Perny. Elle l'interrogea du regard avec anxiété.

—Mathilde est là, lui dit-il.

—Ah ! fit-elle.

Presque aussitôt la marquise parut.

Les yeux de la malade étincelèrent. Son regard était rayonnant, son front radieux.

—Monsieur le marquis, dit-elle, soyez assez bon pour me laisser un instant seule avec Mathilde.

Le marquis prit le bras du docteur et ils sortirent de la chambre.

La marquise s'avança lentement vers le lit.

Malgré sa grande faiblesse, la blessée parvint à se soulever un peu et s'appuya sur son bras recourbé.

La jeune femme restait silencieuse. Elle examina sa mère, une douleur profonde dans le regard.

—Madame la marquise, dit madame de Perny d'une voix faible et tremblante, vous avez bien voulu venir jusqu'ici, je vous remercie.

—Ma mère, répondit la marquise, en m'apprenant votre terrible accident, mon mari m'a dit que vous désiriez me voir ; j'ai senti que je devais cesser d'être impitoyable, et je suis venue.

—Et vous venez de m'appeler votre mère, Mathilde, vous me donnez ce doux nom dont je suis indigne !

Ma fille, continua-t-elle en s'animant tout à coup, je voudrais pouvoir me lever pour tomber à vos genoux et baiser vos pieds, en vous demandant pardon !

—Oh ! ma mère !

—Mathilde, je vais mourir ; mais je n'ai pas attendu ma dernière heure pour reconnaître tous mes torts envers vous et me repentir du mal que je vous ai fait. Vous êtes bonne, vous avez toutes les vertus, et je ne vous ai pas aimée, vous, qui méritiez tant de tendresse... Ah ! je suis une misérable !... Ma fille, ayez pitié de moi, ne me laissez pas mourir désolée... Pardon, ma fille, votre mère vous demande pardon !...

La marquise s'inclina lentement et ses lèvres touchèrent le front de sa mère. Puis, d'une voix vibrante, elle prononça ces mots :

—J'oublie et je vous pardonne !

Une joie infinie éclata dans le regard de madame de Perny.

Après un moment de silence elle reprit d'une voix entrecoupée :

—Mathilde, vous êtes l'ange de rédemption ; je ne mourrai pas désespérée, je ne mourrai pas comme une maudite !... Votre pardon me promet le pardon de Dieu ?

Ma fille, donnez-moi votre main.

La marquise mit sa main dégingée dans celle de sa mère. La blessée la porta à ses lèvres et la couvrit de baisers, en pleurant. Puis, étant parvenue à calmer son émotion, elle reprit :

—C'était surtout pour vous demander pardon, ma fille, que je voulais vous voir. Je ne vous dirai pas tout ce qu'il y a maintenant, et depuis longtemps déjà, d'affection, de tendresse et d'admiration pour vous dans mon cœur ; non, je ne veux pas vous le dire... Il est trop tard !... Hélas ! c'est autrefois que je devais vous aimer !.....

Vous m'avez pardonné..... Vous sachant généreuse et bonne, j'espérais ; et cependant, devant le mal si grand et si difficile à réparer que je vous ai fait, je craignais de vous trouver sans pitié. Eh bien, non... Je vous ai appelé, vous êtes accourue, j'ai senti